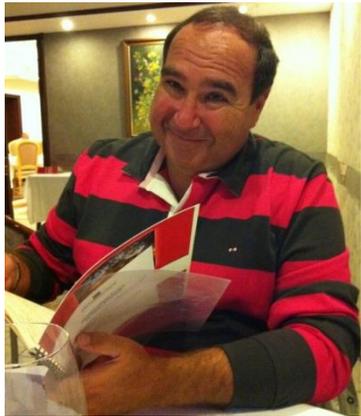


Éthique et morale: Quand Dieu n'aime pas le jambon



Une phrase pour tout résumer. Je pourrais m'arrêter là – et ce serait là mon billet le plus court – tant est ancrée en nous l'indélicate équation de l'éthique et de la morale : deux mots qui font presque peur. Limites, acquis, liberté... Il resterait à ouvrir le débat et constater nos différences d'éthique et de morale (doit-on, d'ailleurs, écrire ces deux

mots avec une majuscule ou non ?), le danger étant que toute morale prophétise même le jambon.

Si tout le monde faisait ce qu'il a envie de faire, le monde serait invivable et l'humanité disparaîtrait bien vite. La morale correspond à une sorte d'instinct de survie de l'espèce humaine, elle incite les hommes à coopérer et à vivre en harmonie, dans une vision à long terme. Elle repose sur un ensemble de principes, de règles de conduite qu'une société se donne et qui s'imposent autant à la conscience individuelle que collective, comme faisant partie de la morale universelle. L'éthique est plutôt la science et l'étude de la morale. On distingue en général deux grandes conceptions de la morale. D'un côté, les règles qui ne dépendent pas de l'homme mais reposent sur des lois de la nature ou de la raison ; universelles, éternelles, absolues, elles

ne peuvent être ni changées ni supprimées

« La nature humaine n'est pas morale. Elle est moralisée. »

De l'autre, les lois dites relativistes, qui ont une origine humaine ; elles sont appelées ainsi parce qu'elles varient d'une société à l'autre. Cette morale aborde par la seule autorité, et c'est bien le problème, celui de la finalité humaine par son action, son choix, sa prise de décision et sa position.

Que dois-je faire ? Qu'aurais-je dû faire ? Y a-t-il des limites à mes actions ? Ajoutons que le cadre moral pose celui des mœurs, qui forment un ensemble de normes issues de coutumes, de religions, de règles de civilité ou de droit.

L'éthique propose, dès sa racine, l'équité.

Sentiment d'une injustice naturelle et spontanée, fondée sur la reconnaissance des droits de chacun, sans qu'elle soit nécessairement inspirée par les lois en vigueur. Elle se définit comme une réflexion sur les comportements à adopter pour rendre le monde humainement habitable afin d'aboutir à une recherche idéale de société et de conduite. L'équité serait ainsi un état d'esprit.

Dans les faits, il est très difficile de différencier ce qui est équitable de ce qui ne l'est pas ou plus. Le temps, l'histoire, les mœurs, les hommes, la communauté, la mode, la géographie, influent directement sur cette approche de l'éthique, tandis que la morale est un ensemble de règles ou de lois ayant un caractère universel. Tout système moral pose, par définition, un très gros problème, celui d'obtenir l'obéissance et le partage naturel par tous.

« Les grandshommes sont soucieux d'éthique, les petits d'étiquette. »

Or, où nous conduit l'effort systématique de la morale ? Celle-ci n'est pas forcément la mienne ou la vôtre... Certains évoquent une obéissance collective conduisant inexorablement à une simple conclusion : restreindre nos libertés.

Les principes moraux s'attachent à comprendre, présenter, admettre et partager la nature des certitudes dont sont issues ces fameuses vérités morales. Certitudes mais pas connaissances. Aussi, ce qu'on appelle connaissance morale deviendrait, elle aussi, toute relative. Un principe n'est pas une certitude, ni une morale.

Mais la morale suffit-elle pour bien agir ? Son application est motivée par le souci d'éviter l'erreur. Or l'expérience de chacun ou d'une société ne

montre-t-elle pas l'inefficacité totale, concrète et pratique, de ces règles partagées ?

La morale n'empêche pas les erreurs.

Elle les montre ou les cache, sans jamais les éliminer.

La loi morale ferait probablement référence à une notion de perfection individuelle ramenée au collectif et inversement. C'est là tout le problème ! En quoi l'interdit du jambon serait-il de nature à nous améliorer ?

« La foi, c'est d'adhérer à une éthique, la religion de s'y conformer. »

Aussi, comment les principes moraux peuvent-ils être connus, partagés et mis en pratique ? Les règles qui coiffent cette loi morale concernent les devoirs vis-à-vis de nous-mêmes, vis-à-vis de Dieu,

d'autrui et enfin d'un groupe.

Ah, je vous vois frémir au terme de Dieu !...

Peut-on considérer les lois de Dieu comme des lois morales immuables, intangibles, applicables aux hommes ? Si Dieu n'aime pas le jambon, c'est dommage pour lui. D'où vient cette quasi-certitude, cet interdit, ce commandement de faire ou de ne pas faire ? D'où vient l'interdit pour une femme d'être prêtre sous le prétexte de ses menstrues. Est-ce du divin ?

« La conduite de l'homme dans une intention générale génère une parfaite conduite de l'âme. En revanche, si certaines actions sont incompatibles à être justifiées par une intention unique, sa conduite devient imparfaite et n'entre plus dans la morale. » Eh bien moi, j'aime le jambon, comme le reste du cochon.

Mais comment pouvons-nous connaître la nature de notre perfection et déterminer ce qui devrait être notre intention principale ? Pour nous et surtout pour les autres ?

Pouvons-nous juger de l'ordre qui règne dans ce monde et de notre place au sein de cet ordre ?

Nous ne le pouvons pas.

Notre jugement dépend de notre point de vue qui est par définition limité. Pire, notre action devient forcément tronquée car restreinte par nos propres jugements et a priori.

Aussi parlera-t-on de « connaissance empirique », qui complèterait la connaissance rationnelle. Mais d'où vient-elle ? Chacun posséderait-il une connaissance empirique différente ? En existe-t-il une commune ? Ceci pose le problème de l'inné.

Certains considèrent que nous possédons d'instinct la connaissance de la perfection, dans la mesure où le sentiment du plaisir nous sert d'indice de cette perfection. Or, une connaissance qui repose sur des sensations ou des perceptions semble forcément perfectible et soumise au doute. Cela étant, sa loi morale est sujette à caution car on ne connaît pas la raison du sentiment : on le constate.

Pourtant, ce n'est que lorsqu'une vérité partagée repose sur une telle conviction qu'elle peut être vive et morale. Le bien et le mal, la vertu et la générosité. Ce n'est que lorsque ces facultés et sensibilités intuitives se trouvent en accord et sont partagées que la Morale (avec cette un M majuscule) se forme. La morale et l'éthique reviendraient alors à rapprocher ce qui est « inné en soi » de « l'expérience par l'action de chacun ». Mais mon inné à moi n'est pas

forcément le tien. Alors, quelle est cette partie innée que nous avons tous ?

Le principe de rationalité complèterait celui d'une certaine conformité morale. Alors seulement, il y aurait perfection. Ici, la guerre des philosophes débute. Wolf ne se détermine pas par rapport à Dieu mais par rapport à l'homme.

Ce n'est pas la foi mais la raison qui peut procurer à l'homme sa liberté.

La morale doit donc se libérer de toute référence imposée n'étant pas partagée par tous, ce qui pose donc le problème de Dieu. Et l'athée dans tout ça ? Kant suppose qu'il n'existe qu'une seule loi morale, intangible, infaillible, qui ne repose pas sur l'expérience de l'homme. Or l'expérience est notre seule manière de parfaire notre connaissance.

La loi morale, dit-il, devrait donc être toute formelle. Tout ce qui est matériel dans son contenu ne remplit pas toutes les valeurs morales. Elles sont partielles et ne tiennent pas compte des prérequis qui, eux, sont immanents à l'homme. Doit-on alors accepter *de facto*, sans raison, et même sans sentiment ni vécu, ces fameux « innés » ? Étant immanents, ils ne s'expliquent pas, ils s'appliquent. On sait les dérives que cela a entraîné.

Mais que savons-nous de cette fameuse loi intangible ? Qu'elle est une forme de l'esprit et qu'à ce titre, elle doit être dans tous les esprits, car universelle.

Facile à dire, mais à soutenir ? Comment donc reconnaître si une action doit être faite, pensée, raisonnée, exécutée... ou non ?

Toutes les fois que la maxime peut être montée en règle universelle, notre

action est bonne. Elle doit être juste, et sans « intérêts ». Cette propriété commune devient une loi morale de commandement.

Nous devons sans discuter obéir à son autorité. Kant l'appelle « l'impératif catégorique ». CQFD. Devons-nous nous en tenir à cette seule doctrine ? Non. Kant a beau dire qu'il faut respecter la loi parce qu'elle est la loi, et que c'est une raison insuffisante.

Il est manifestement impossible que l'homme agisse sans être intéressé.

Il faut un intérêt à ne pas violer la loi mais surtout, une raison. Sans raison, il n'y a pas d'autorité. Kant n'en donne pas. Or, depuis notre premier souffle, nous ne faisons que raisonner. Il faut que nous sachions pourquoi il faut, pourquoi nous devons, pourquoi nous pouvons agir ainsi et

non autrement. Et si c'est le cas, c'est top !

De son côté, Schopenhauer conclut qu'il n'y a pas véritablement d'injustice envers soi-même, ni de devoir ou d'obligation morale autre que de la charité personnelle, parce que celle-ci est « naturelle » au sens de « spontanée », « innée », voire « instinctive ». Ou alors, elle n'est pas.

Lui, il aime le jambon. Ainsi, quoiqu'il arrive, ce n'est pas notre faute. Nous n'avons donc plus de devoirs envers nous-mêmes puisque c'est inné et en nous. Il aime le jambon et tout le reste du cochon. Mais cet impératif catégorique ne s'exerce-t-il pas au détriment de la personnalité humaine ?

La morale kantienne est probablement le résultat d'un des plus grands efforts qu'ait jamais faits l'humanité dans sa recherche de l'homme « au-dedans », mais

vous, fonctionnez-vous comme ça ?

« L'éthique, c'est l'esthétique du dedans. »

Le grand mérite de Kant est d'avoir associé la liberté et l'expérience de chacun à la nécessité, celle d'une communauté, d'un pays, d'un peuple, d'une histoire. Pas celle de l'humanité. Ou plutôt d'une humanité, à un certain moment. Nos valeurs morales d'aujourd'hui ne seront pas celles qui prévaudront dans deux ou trois siècles. Il suffit de regarder derrière nous, les preuves sont accablantes. Que laisserez-vous donc ? C'est bien la question.

On pourrait croire que chacun de nous se connaît immédiatement et ne connaît les autres qu'indirectement. Est-ce vrai ? Schopenhauer répondrait que cela ne dépend que de la volonté individuelle, signe d'un

« destin transcendant non religieux ».

Chacun est en son « essence la plus intime » sorte d'expression d'une fatalité totalement incompréhensible et injustifiable.

Lui aussi : CQFD. Le tout est de savoir où se fixer.

Au fond, la morale est un carrefour, sorte de point de vue acceptable par tout être raisonnable. De là à dire qu'il est impartial, réversible, réciproque, partagé et sans intérêts, je vous en laisse juge. Enfin, il vous appartiendra de vérifier si vous préférez le jambon à l'os, braisé ou sans couenne, car l'éthique du goût, moi, j'adore !

Patrick Minland. 2014